

sont encore plus riches que les Prussiens qui avaient été bien attrapés. Pour ce chasseur de chamois, c'est nous qui étions les vainqueurs.

L'étonnement de l'Europe caressait notre amour-propre national, dont il ne faut pas tant inédire, car il est un ressort de notre nature, au fond très simple.

La République se couvrait d'une parure d'écoles. Elle donnait à l'enseignement populaire son milliard bien compté, voulant que la maison d'école fût la plus belle du village. Elle dotait les bibliothèques et les laboratoires et proclamait sa foi en la science, à laquelle elle bâtissait des palais. Quelques têtes très hautes dominaient alors le monde intellectuel. Claude Bernard, Pasteur, Renan, Taine. La France savait, — même la France des ignorants, — que ces hommes travaillaient à sa gloire. La France croyait, — même la France des ignorants, — que l'alliance de la science et de la démocratie enfanterait des merveilles. Enfin Victor Hugo, revenu de l'exil, après les malheurs qu'il avait prévus et prédits, apparaissait au peuple comme la majesté de la poésie.

Cette universelle renaissance, ces souvenirs douloureux, ces espérances occupaient l'âme des jeunes gens. La jeunesse était disciplinée par ces sentiments très simples, l'amour de la République, l'amour de la patrie, la force en la science ; d'autant mieux disciplinée, que ces objets de son culte étaient menacés de temps en temps. Il arrivait sous la République, que les républicains se trouvèrent dans l'opposition. La jeunesse, qui aime ce pays-là, les y suivit avec enthousiasme. Elle crut au péril de la République, et au péril de la pensée libre. Elle fit savoir qu'elle était prête à les défendre ; et, en effet, elle les aurait défendues. En même temps, l'opinion s'accréditait que l'Allemagne, inquiète du progrès de la France, ne le laisserait pas s'achever. M. de Bismarck envoyait de temps en temps comme il disait, une douche de notre côté. Des procédés vilains, de grossières paroles, des incidents de frontière éclataient tout à coup. Et l'idée de l'inévitable guerre apparaissait. Pas une minute, il n'était permis aux jeunes gens d'oublier "la ligne bleue des Vosges".

Ainsi la jeunesse garda quelques années après la guerre les mêmes sentiments que ses devanciers. Génération d'avant, génération d'après 1870, se comprenaient et s'aimaient. Une des manifestations de cette entente fut la fondation de ces Associations d'étudiants où les maîtres et les élèves entrèrent d'un mouvement d'enthousiasme. Il y a de cela dix ans.

Mais, depuis dix ans, que s'est-il donc passé pour que de si grands changements se soient produits, pour que la jeunesse d'aujourd'hui étonne et inquiète les uns, irrite et scandalise les autres ? Il s'est passé bien des choses qui sont graves.

JEUNESSE D'AUJOURD'HUI

D'abord, il s'est passé dix ans, et le temps a fait son œuvre habituelle.

Il est entendu aujourd'hui que la République est "faite". — Puisqu'elle est faite, disent les jeunes, n'en parlons plus et passons à autre chose, s'il vous plaît. Ne leur parlez pas en effet des temps que Gambetta appelait héroïques, des combats soutenus contre les

retours offensifs des anciens régimes, ni du 16 mai, ni du 24 Mai, ni des 363. Dans l'histoire tout cela, et déjà loin ! Thiers et Gambetta sont passés personnages historiques et questions de baccalauréat.

La liberté de tout penser et de tout dire a été donnée par la République. Les jeunes gens y sont si bien accoutumés, ils ont entendu et vu tant de hardiesses en toute matière que les régimes autoritaires leur semblent aussi lointains que l'Inquisition. Ils n'imaginent même pas que le retour en soit possible. Ils jouissent, avec l'ingratitude naturelle aux héritiers, de l'héritage que leur ont assuré ceux qui s'intitulaient avec fierté les "vieux lutteurs" ; et ils disent à ceux-ci : "Vous avez lutté, c'est fort bien ; mais la lutte est finie ; et, puisque vous êtes vieux, donnez-vous donc la peine de vous asseoir."

Il y a dix ans, les jeunes gens se souvenaient d'avoir vu : "les cavaliers ennemis galoper entre les peupliers de la terre natale." La guerre et le traité de Francfort étaient des événements de leur vie ; ce sont aujourd'hui des événements de l'histoire et j'ai senti plus d'une fois (aux examens du baccalauréat précisément) qu'apprendre une histoire dans les livres, ce n'est pas la même chose que de l'avoir vécue.

Mais le temps n'aurait pas suffi à ravager l'ancien idéal. Comment avons-nous employé les années où grandissait cette jeunesse, et quels spectacles lui avons-nous donnés ?

Je ne voudrais pas médire de notre vie politique. Etablir du régime nouveau dans un vieux pays, essayer des mœurs nouvelles alors que les anciennes nous tiennent les moelles, c'est une œuvre difficile et très longue. Je ne crois pas que nous y ayons fait de grands progrès ; mais il ne semble pas non plus que d'autres se seraient mieux tirés d'une affaire si malaisée. C'est notre ignorance des maux d'autrui, et aussi notre ignorance du passé et notre perpétuel préjugé en faveur du temps jadis, qui nous font nous mépriser nous-mêmes et presque désespérer. Il est vrai pourtant que nous avons des raisons de ne pas être contents de nous. Les querelles de nos partis, si acharnées, et quelquefois pourtant inintelligibles au point que c'est offenser Byzance que de les appeler byzantines ; les conflits de personnes masqués sous des conflits de doctrines ; la lutte pour le pouvoir, si comique et si triste en même temps ; le spectacle d'un Parlement désordonné sans l'excuse de passions généreuses, tumultueux sans l'éclat de tempêtes tragiques : le perpétuel soupçon d'improbité autorisé par des improbités réelles ; cette odeur d'argent qui fut un moment si répandue et si forte qu'elle persiste encore dans les tentures, tout cela n'était pas fait pour entretenir le respect de l'idéal républicain !

D'autre part, la science, à qui nous demandons une philosophie et une religion nouvelle, n'a fait jusqu'à présent que détruire ce qu'on appelait jadis la religion naturelle. Aujourd'hui il n'y a plus de religion en dehors des religions positives. Le Dieu du Vicaire savoyard, de Robespierre, des bonnes gens et des anciens philosophes universitaires a vécu. Je ne sais si personne ose encore enseigner la théodicée qu'on nous prêcha au collège et dont le Dieu, décomposé en attributs numérotés, était une forme desséchée de l'anthropomorphisme. Il n'est plus possible non plus de con-